

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 63 (1975)

Heft: 9

Artikel: Nouvelles de Suisse allemande et d'ailleurs

Autor: Louise, Irène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-274258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HÉLÈNE GRÉGOIRE



Elle est venue m'attendre à la gare, en pantalon et imperméable. Elle a le regard bleu et profond, et beaucoup de douceur se dégage de tout son être. Son Auberge du Martin-Pêcheur, que je voudrais habiter, est une vraie ruche. La romancière me présente un jeune Tunisien et un cuisinier souriant : « Ma famille de travail et d'amitié ». Nous nous installons sur la terrasse et je me laisse emporter par la richesse intérieure de cette femme extraordinaire.

— Je suis devenue romancière, par accident, mais mon monde, c'est le monde du travail.

— Vous dirigez cette auberge...
— ... avec ma fille, une fille que je n'ai pas mise au monde, mais qui est entrée dans ma vie à l'âge de trois ans...

— J'imagine que votre vie a été peu banale...

— Je suis née à la campagne, dans une ferme de la Mayenne, de parents

pas misérables, mais très pauvres. Quand il y avait le fermage à payer, ils attendaient que nous, les enfants, soyons couchés. Mais je ne dormais pas. Avec ma sœur, je voulais tout connaître. J'étais de nature curieuse. « Faut-il vendre les moutons ? la jument ? ou une vache ? » se demandaient mes pauvres parents. Mais comme nous avions bien besoin du lait de la vache, ils se mettaient d'accord pour payer le fermage avec les moutons.

J'étais une enfant faible et délicate au milieu d'un monde fort. Toute petite, j'avais du mal à porter mon assiette sur la table. Sans être mal aimée, j'étais malheureuse et j'allais être étouffée par cette force qui m'entourait. Mais j'eus un sauveur, une grâce : ma grand-mère, qui demeurait à deux kilomètres de là et qui vint me chercher quand elle sut que j'allais peut-être mourir. Ma grand-mère avait juste sa maison,

un troupeau de moutons et une vache. Elle ne savait ni lire, ni écrire, mais a trouvé une force de remplacement pour moi. Elle me nourrit de lait, de soupe et de pommes cuites, et me fit découvrir la beauté de la terre, du soleil, des arbres. Tout était beau pour elle. Elle donnait de la force à mon âme. Elle m'a donné une force de remplacement. Cette période, qui se situe de ma quatrième à ma dixième année, a été une période merveilleuse de bonheur parfait, ou rien n'était difficile. Ma grand-mère ne me commandait jamais, mais me faisait obéir par une certaine façon de se punir, elle, des erreurs que je commettais. Je n'avais alors pas le cœur d'aller contre sa volonté. Puis il y eut la guerre de 14. Mes parents ont dû aller se fixer en Normandie. Mon père, avec ses quatre enfants, aurait pu ne pas partir. Mais le patriotisme touchait alors à une religion, et il s'est engagé. Avant son départ, il est venu me chercher et je dus travailler avec mes frères et ma sœur à notre terre de soixante hectares. Ça a été comme si l'on avait arraché tout ce qui était sensible en moi. Je fus, en somme, déracinée à dix ans et projetée dans le monde du travail. Je dus traire les vaches, porter des poids lourds. Je grandis, j'étais très maigre, et tellement malheureuse au début. Mais j'ai quand même pris à cœur notre communauté. Il y avait les feux de cheminée, le dur labeur en commun, nos doigts ensanglantés. C'était une autre façon de vivre, mais avec beaucoup de tendresse dans ce monde dur. Notre mère était bonne pour nous. Mon père est rentré au foyer en 1916. Il était un bon père, mais il est revenu alcoolique. Pour lui faire tuer d'autres hommes, il faut tuer l'âme de celui qui doit tuer... C'est alors qu'a commencé pour nous la véritable souffrance, et pour moi la prise de conscience de la perception de ce qu'il faut accepter ou pas. Je luttais et voulais empêcher mon père de boire parce que cela m'empêchait de l'aimer. Mon frère aîné est aussi parti à la guerre. Il avait un peu plus de dix-huit ans. Au front, il respira les gaz et entra tuberculeux. Il est mort à vingt-trois ans. Ma découverte de la mort... Ce fut la fin de la première période de mon existence. A dix-huit ans, je me marie avec un Parisien. Mariage ahurissant et presque inconcevable. Mais c'est comme ça ! Je vais vivre dans un monde bourgeois, moi, petite

paysanne. On m'oblige à mettre des robes du soir, à bien parler. Mais je ne sais pas mentir. Un homme vous dit qu'il vous aime et n'a qu'un air capricieux pour vous. J'étais déçue que mon mari bien aimé a des maîtresses, je suis enceinte de quatre mois. J'apprends l'atroce vérité au cours d'une soirée. Je suis alors partie dans les rues de Paris en criant comme une bête. J'ai été emmenée à l'hôpital et j'ai perdu mon enfant. Puis j'ai refusé de continuer à vivre avec mon mari. J'avais vingt ans et j'avais vieilli de vingt ans en une nuit. Mon mariage avait duré deux ans.

Je ne suis pas retournée chez mes parents, mais je suis restée à Paris où j'ai cherché du travail. Je m'étais mis dans la tête que ce qui était cause de tous mes maux, c'était le fait que j'étais pauvre. Si l'on m'avait humiliée, c'est parce que j'étais sans défense, et surtout sans argent. C'est pourquoi j'avais décidé d'en gagner. Comme si le ciel m'avait entendue, j'ai rencontré dans le train un voisin de mes parents rentré du front et qui avait appris le métier de boulanger. Le mariage d'amour avec la terre était terminé pour lui aussi. Il était près de se marier et apprit que je travaillais aussi dans une boulangerie. Quelques mois plus tard, il m'écrivit pour me demander de venir lui aider, vu qu'il travaillait à son compte. Je voulais bien travailler avec lui, mais en qualité d'associée et à condition que nous payerions les dettes ensemble, comme un pommier moitié sur un verger, moitié sur l'autre.

Ici commence la troisième, la plus curieuse période de mon existence. Je vais travailler avec cet ami dans une boulangerie qui marche bien. Mais nous avons soudain l'idée de faire des biscottes, pensant qu'en travaillant ainsi pour les riches, nous gagnerions plus qu'avec le pain. C'est ainsi que nous mettons au point une biscotte épaisse et qu'une année après, nous pouvons monter une usine. Les « Biscottes Boitel » nous ayant rapporté beaucoup d'argent, nous vendons la boulangerie et créons un magasin de vente. L'affaire est florissante, ce qui nous permet d'acheter une propriété dominante la ville du Havre. Un soir que je rentrais en faisant avec satisfaction une sorte de résumé de ma vie de travail et d'indépendance (c'était aussi mon anniversaire) et que j'étais déjà en vue de ma maison, j'ai croisé

une petite fille de trois ans qui hurlait « attends-moi », en courant après un chien tombé amoureux de la balayeuse de la rue. J'invitai la petite capricieuse à venir goûter chez moi. « Je reviendrai coucher ici. Laissez la grille ouverte ! L'enfant avait un beau-père et des frères et sœurs tous les ans... Il s'est fait que, malgré moi, j'ai gardé la fillette, mais d'abord sans l'aimer, parce que je ne voulais plus souffrir, ni par l'enfant, ni par l'homme.

En 1938, j'ai rencontré, dans le tram, un homme d'une trentaine d'années, qui me ressemblait à personne. La curiosité me fit m'intéresser à ce personnage, qui me connaissait déjà pour m'avoir vu souvent à la boulangerie. (Mon récit « Les noces de l'été » décrit cette rencontre.) Je me suis remariée avec lui en 1940. Une chose m'a toujours impressionnée : quand le destin a décidé pour vous une chose, il vous fait passer par toute la filière. J'ai dû revenir dans ce monde bourgeois et j'ai découvert que, là aussi, il y a des êtres dignes d'estime. Mon second mari, qui avait fait des études, a tenu à m'aider. Il a voulu me faire apprendre la grammaire. La guerre finie, j'étais en pleine dépression nerveuse. Nous sommes venus alors habiter Genève, et là, mon mari a repris son idée de culture pour m'aider à sortir de ma dépression, de ce monde clos. Le professeur Robert Junod me fait faire des rédactions sur des sujets donnés. Je travaille parce que je me rends compte que je n'ai pas le droit de faire perdre son temps à un homme extraordinaire. Je fais ce que je peux. Un jour, il me demande de créer librement une œuvre plus importante. Je retourne alors dans mon enfance, et c'est la naissance de « Poignée de terre ». D'autres livres suivront : « Naissance d'une femme », « Une autre saison », « Les noces de l'été »...

— Et vous aimez écrire...

— J'aime écrire, mais entourée des gens que j'aime. J'aime écrire. C'est un monde de liberté et d'esclavage en même temps. Quand on écrit, on n'est responsable que devant soi-même... Mais tenez, j'entends ma fille. Je vais vous la présenter...

Arrive une belle jeune femme, radieuse. Hélène Grégoire, femme de tête et de cœur, a accompli des miracles pour elle-même et pour les autres.

J. Thévoz.

LE SECTEUR SOCIAL EST À LA MODE

Nombreux sont aujourd'hui ceux et celles qui se sentent attirés par les professions du secteur social. Ce désir ne se manifeste souvent qu'à maturité acquise, après quelques années d'expérience pratique dans la première profession choisie, d'ailleurs souvent en connexion avec la recherche d'une tâche pour la vie.

Ceux qui se trouvent dans cette situation se posent des questions existentielles :

« J'accomplis, jour après jour, ma tâche à mon poste de travail. Mais à quoi sert-elle réellement ? Quel est son sens ? Personne n'a vraiment besoin de moi. Au fond, je n'ai pas de véritable tâche à remplir. »

Ils cherchent alors à sortir de cette situation qui leur pèse :

« Je voudrais me rendre utile de quelque façon et mettre mes forces au service d'autrui. Tant de gens ont besoin d'aide. Je pourrais peut-être leur apporter quelque chose. »

La solution, ils pensent la trouver en embrassant une profession du secteur social.

Qu'est-ce que le travail social ?

Il consiste à aider les individus ou groupes d'individus tombés en marge du cadre normal de la vie sociale. En effet, plus la vie moderne gagne en complexité et plus il y a de « paumés » qui n'arrivent plus à se débrouiller seuls dans notre organisation sociale fortement structurée par des « normes ». Les marginaux ne peuvent en général plus se restituer par leurs propres moyens et deviennent tributaires d'une aide extérieure, celle qui, justement, est fournie par les membres des professions sociales. Ceux-ci les aident à résoudre leurs difficultés personnelles et sociales et à retrouver la voie de la normalité.

Qui sont les clients du travailleur social ?

Ils appartiennent principalement aux cinq groupes suivants :

- les malades ;
- les handicapés ;
- les retardés ;
- les négligés et les abandonnés ;
- les détenus.

Si l'on admet que le secteur social comprend les professions soignantes, l'activité du travailleur de ce secteur vise plus précisément à aider les malades à retrouver la santé, les handicapés et les retardés à s'insérer ou se réinsérer à la vie du travail, les négligés et les détenus à se socialiser ou resocialiser. La resocialisation ne saurait toutefois être l'unique objectif du travail social, car les circonstances qui ont pu éloigner le client de la normalité peuvent être diverses. L'aptitude du travailleur social à saisir les tenants et les aboutissants et à comprendre les difficultés du consultant lui permet de trouver, en coopération avec ce dernier, des solutions qui — sans forcément se recouper exactement avec les « normes » — tiendront compte de ses particularités et lui permettront de retrouver pleinement son entité humaine et individuelle.

Toute une série de professions permettent de participer à cette tâche, dont en premier lieu les professions sociales au sens étroit, celles du travailleur social proprement dit, de l'éducateur spécialisé et du spécialiste en pédagogie curative.

Le secteur social s'étend également aux professions soignantes. En effet, dispensent leurs soins aux malades et aux handicapés, les infirmiers et infirmières en soins généraux, en psychiatrie, en hygiène maternelle et infantile, les infirmiers et infirmières-assistants(es), les nurses, les ergothérapeutes et physiothérapeutes, les médecins, les psychiatres et les psychologues pour ne citer qu'eux.

Ont enfin une tâche sociale à remplir au sens large : les animateurs et animatrices de loisirs, les conseillers et conseillères en orientation socio-

laire et professionnelle, les éducatrices maternelles et les aides de crèche.

On attend beaucoup des candidats aux professions sociales et, entre autres, qu'ils fassent preuve des qualités suivantes :

- aptitude à élaborer leurs problèmes personnels pour ne pas en charger les clients ;
- maturité émotionnelle permettant de résister à la longue aux fortes sollicitations psychiques qu'implique l'exercice de ces professions ;
- savoir établir des relations humaines positives faute de quoi le service du prochain est impossible ;
- discrétion et respect de la personne d'autrui pour éviter de violer la sphère de son intimité ;
- savoir écouter et comprendre pour saisir la détresse du client ;
- savoir rechercher le pourquoi de la dépendance des consultants pour effectuer un travail en profondeur et non en surface (d'après les symptômes seulement) ;
- savoir prendre des décisions et des mesures pour que le client puisse compter sur le travailleur social ;
- disposer de la somme des connaissances spécialisées nécessaires ;
- accepter de se battre toute sa vie, en remettant sans cesse en cause la théorie et la pratique du travail social, pour ne pas rester prisonnier d'un domaine d'expériences restreint et purement personnel.

Où se renseigner sur les professions du secteur social ?

- auprès des personnes qui les pratiquent ;
- aux Offices d'orientation professionnelle qui disposent de monographies et d'autres littératures sur ces professions ;
- en faisant un stage pratique, si possible de quelques mois, dans le domaine auquel on s'intéresse.

(Texte original d'Elisabeth Siegrist, Office d'OP de la Ville de Zurich. Adaptation H. Bertaudo, Lausanne.)

Nouvelles de Suisse allemande et d'ailleurs

Marie-Louise Brudkner, licenciée en droit, de Bâle, a été nommée chef de la section juridique de la Chancellerie d'Etat, à Berne.

L'Association suisse des « Berufs- und Geschäftsfrauen » a reçu, à Zurich, la présidente de l'Association internationale, Mme Beryl Nashar, professeur, qui, grâce à une invitation de Suisse en l'honneur de l'année de la femme, a pu se rendre en Suisse, via la Thaïlande et la Grèce, afin de prendre contact avec les organisations nationales de différents pays.

L'Association internationale « Berufs- und Geschäftsfrauen » compte aujourd'hui environ 250 000 membres dans 56 pays, et est la plus grande organisation de femmes professionnellement actives du monde. Son but est la promotion professionnelle, culturelle et sociale de la femme, et aussi la création de liens amicaux entre ses membres. L'actuelle présidente, élue pour trois ans à son dernier au congrès mondial, à Buenos Aires, est Australienne.

Pour la première fois, c'est une femme qui est présidente de l'Association des étudiants de l'université de Zurich. Il s'agit de Lise Berrisch.

Il y a peu d'années encore, l'idée qu'une femme puisse avoir d'autres activités dans la police qu'agent de la circulation ou policière affectée spécialement aux femmes et aux enfants semblait inconcevable, même dans les romans d'aventure. Pourtant, depuis peu, deux grandes communes zurichoises ont des chefs de police féminins. Ces dames ont la même formation et les mêmes obligations que leurs collègues masculins : constats d'accidents, recherches et enquêtes en cas de vols ou de meurtres. Elles ont donc parfois à intervenir par la force et doivent, de ce fait, toujours avoir à portée de main, dans leur sac, une paire de menottes et un pistolet.

A l'occasion de l'année de la femme, le gouvernement soviétique a promulgué une amnistie partielle pour les femmes et les mineurs. Selon « Iswestija », les peines de prison jusqu'à cinq ans seront suspendues et celles de plus de cinq ans diminuées de moitié, sauf quand il s'agit de condamnations pour délits majeurs contre l'Etat ou de récidivistes.

Grâce à une initiative de l'évêché d'Augsburg, le premier cours de ménage et de cuisine pour ecclésiastiques catholiques a eu lieu au couvent de Bernried. Quinze curés venus de toute l'Allemagne ont échangé leurs soutanes contre des tabliers et se sont initiés à l'art de la cuisine, de la lessive, du repassage, de la couture, etc. Les bonnes de curé deviennent de plus en plus rares et peuvent être plus utiles à d'autres tâches, a déclaré l'organisateur de ce séminaire original.

Irène Louise